



**Texte d'accueil
à la SISM 2015 le 27 mars
Immeuble l'Européen III Bobigny
par Brigitte Delphis
Présidente déléguée de l'Unafam 93
(Semaine d'Information sur la Santé Mentale)**

Bonjour,

Compte tenu de la richesse des intervenants, et du temps qui nous est compté, je vais très rapidement vous souhaiter la bienvenue, vous remercier tous de votre présence, et remercier les partenaires qui nous ont rejoints depuis sept ans dans l'organisation de cet événement : l'hôpital de Ville-Evrard, le Conseil Général, la délégation territoriale de l'ARS, l'hôpital Robert Ballanger, et l'UDAF 93.

Le thème de la SISM 2015 sur les adolescents nous a mis un peu en difficulté, mais a constitué une excellente raison pour l'Unafam 93 d'aller à la rencontre des acteurs de la pédopsychiatrie, je veux donc prendre le temps de remercier également le Dr Stavy, le Dr Rappaport, le Dr Teboul, ainsi que le Dr Topuz, et Jocelyne Chatron, directrice de la communication de Ville-Evrard, pour, entre autre, nous avoir ouvert son carnet d'adresses.

En effet, les familles ne viennent vers l'UNAFAM que tardivement, lorsque l'adolescent est déjà devenu un jeune adulte. Jusque là, le désir de transgression, qui n'est pas forcément, et fort heureusement, le signe de l'entrée dans une pathologie psychiatrique, les conduites à risque, les prises excessives de produits, l'alcool et le cannabis le plus souvent, l'agressivité, l'isolement, la perte de motivation, étaient considérés comme des dégâts collatéraux de l'adolescence que les parents affrontaient avec plus ou moins de patience jusqu'à la déflagration des premières décompensations et des premières hospitalisations en psychiatrie.

C'est alors que, de la même façon que les troubles psychiques font perdre toute confiance en soi et fragilise dans sa représentation de lui-même le jeune qui en souffre, les parents se retrouvent entravés dans leur capacité d'agir, atteint de sidération, plongeant quelquefois dans l'hyper-protection ou le rejet, à un moment où ils auraient besoin de se voir proposer des outils de compréhension pour accompagner au mieux leur fille ou leur fils vers une autonomie que la maladie remet en question. Ces derniers, la plupart du temps, ne reçoivent pas non plus d'explications sur ce qui leur arrive et, confortés dans le déni, dégradent au fil du temps la mauvaise image qu'ils ont déjà d'eux-mêmes.

C'est régulièrement, dans les groupes de parole ou dans nos accueils, que nous entendons que la peur de la stigmatisation liée à la maladie et au handicap provoque plus de dégâts que la maladie et le handicap lui-même. Postulant « qu'il ne faut pas installer le jeune dans la maladie et dans le handicap », on le renvoie à sa solitude, et on le prive de perspectives, le soin se résumant le plus souvent à des renouvellements d'ordonnances de neuroleptiques, délivrées en 10 mn tous les deux ou trois mois dans des CMP surchargés où les listes d'attente s'allongent pour obtenir un rendez-vous avec une psychologue.

Malgré la bonne volonté et l'implication des équipes, ce sont là des expériences partagées par beaucoup trop de nos proches, dont je ne sais si l'origine se trouve dans le manque de moyens, bien inférieurs à la moyenne nationale, alloués à la psychiatrie en Seine-Saint-Denis, dans la difficulté de l'articulation des rôles entre les acteurs du médical et du social, ou dans ces guerres de chapelles fratricides agitant la psychiatrie, bien éloignées souvent de la réalité complexe et douloureuse du quotidien de patients laissés à la seule charge de familles bien souvent elles-mêmes en souffrance et désemparées.

Aujourd'hui, et même s'il faut rester prudent avant de poser un diagnostic, il est essentiel de penser en terme de prévention, dans un contexte où l'état de la recherche montre désormais qu'une prise en charge adaptée précoce améliore le pronostic d'évolution favorable. Pouvons-nous vraiment nous permettre de l'ignorer lorsqu'on sait que certains parcours conduisent encore trop de nos proches à la précarité de la rue, à la case prison, à moins qu'ils ne décident d'en finir avec la vie ?

C'est parce que nous allons parler aujourd'hui des adolescents qu'il importe de comprendre que l'aide que nous pouvons apporter à ceux qui sont en souffrance psychique, ainsi qu'à leur entourage, ne peut se concevoir sans un effort réel d'information, de compréhension, de remises en question et que, quelles que soient les approches, c'est la considération, la disponibilité, la bienveillance et la confiance envers le potentiel de la personne qui fera la différence. C'est dans cet esprit que nous sommes à la disposition de tous ceux qui veulent bien dialoguer avec les familles, parce que ce sont dans les partenariats que pourront s'élaborer des propositions d'accompagnements pérennes adaptés à la singularité et à l'imprévisibilité des parcours de chacun de nos proches.

Enfin, si l'on entre dans l'adolescence avec un statut légal de mineur, il importe, dès que l'âge des patients les fait accéder à leur majorité, de consolider les parcours entre la pédopsychiatrie et la psychiatrie adulte et que soit organisée efficacement l'articulation de la prise en charge médico-sociale qui, compte tenue de la disparité des acteurs, est encore trop souvent une période de rupture de la prise en charge des jeunes malades handicapés psychiques, de rupture de l'attribution de leurs droits et de rupture dans la continuité des soins avec les conséquences que l'on peut imaginer.

Car, pour peu qu'un travail de qualité ait déjà été réalisé auprès des adolescents en souffrance psychique, et nous allons entendre ce matin que c'est possible, il serait illusoire d'imaginer qu'il suffira à étayer le parcours à venir du jeune confronté aux enjeux d'une vie d'adulte autonome, compliquée par une maladie chronique invalidante et imprévisible et les effets secondaires d'un traitement qui impose une surveillance somatique bien trop souvent négligée faute du dialogue nécessaire entre la psychiatrie et la médecine générale.

Je terminerai en rappelant que l'irruption des troubles psychiques constitue, comme tout accident de la vie, un traumatisme, avant tout pour le jeune, mais aussi pour son entourage, que c'est un vrai défi d'y survivre, et que nous avons donc toutes les raisons d'être fiers de nos proches, car il leur faut un profond et singulier courage pour affronter des abîmes qu'aucun d'entre nous ne peut imaginer et une réalité qu'aucun d'entre nous ne peut concevoir. Merci à vous !